

Jean-Philippe Warren. *Honoré Beaugrand : la plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2015, 532 p.

Patrice Dutil

Volume 16, Number 2, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041791ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041791ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dutil, P. (2016). Review of [Jean-Philippe Warren. *Honoré Beaugrand : la plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2015, 532 p.] *Mens*, 16(2), 120–123. <https://doi.org/10.7202/1041791ar>

elles sont parvenues à mettre en place un réseau scolaire destiné à former des citoyens démocrates et à assurer le progrès culturel, social et économique des Canadiens français. Jean-Pierre Proulx a relevé que le quart des enfants des milieux ruraux ont fréquenté les écoles de syndics au cours d'une période de sept ans. Le résultat n'est pas si mal après tout pour une première tentative...

— *Jean-Philippe Croteau*
Département d'études françaises
Collège des cultures et des langues étrangères
Université du Sichuan

Jean-Philippe Warren. *Honoré Beaugrand: la plume et l'épée (1848-1906)*, Montréal, Éditions du Boréal, 2015, 532 p.

N'eut été de la station terminus de la ligne verte du métro de Montréal, Honoré Beaugrand aurait été depuis longtemps oublié. Ce nouveau livre de Jean-Philippe Warren est la première biographie de cet homme « moderne » qui a marqué la vie journalistique, littéraire, intellectuelle et politique de son peuple. Ce n'est pas un travail facile. Beaugrand n'a pas laissé d'archives, et sa trace est dépiquée grâce à la presse et à ses articles de journaux (la plupart non signés), à des bribes de témoignages et à des sources secondaires. Au fil de sept chapitres comportant plus de soixante-dix pages chacun, Warren découpe les grandes étapes de cette vie fascinante.

Né en l'année fatidique de 1848, le jeune Marie-Louis-Honoré grandit dans une famille plutôt patriote de Lanoraie, qui aime se rappeler les beaux jours des promesses de Papineau et des siens. Fils de navigateur, il fait des études au Collège Joliette et se laisse tenter par la prêtrise, mais découvre en quelques semaines que la foi ne bat pas assez fort dans sa poitrine. Bien au contraire, son cœur bat plutôt au rythme du tambour militaire, l'objet du deuxième chapitre. Il reçoit sa formation de militaire (une affaire de quelques mois) et lance les dés du destin. Il quitte le pays quelques mois après la Conférence de Québec, qui jette les fondations de la Confédération.

Quelle aventure! Beaugrand se rend au Mexique et s'enrôle dans l'armée française pour défendre Maximilien, l'incarnation expansionniste du Second Empire. À la suite de la défaite humiliante des Français, il se rend en France avec ses copains et en profite pour voir le vieux pays, qui demeure effrontément colonialiste. Beaugrand en tombe amoureux, mais n'y reste pas. Il reprend le paquebot vers l'ouest, mais se dirige vers les États-Unis pour y flâner, ce qui constitue le matériau du troisième chapitre. Il reprend le chemin du Mexique, puis revient aux États-Unis et s'enrôle comme *Marine*... un stage de huit mois. À peine dans sa vingtaine, il exerce une gamme étourdissante de métiers : simple soldat de l'empereur de France, comptable, sergent dans l'armée américaine. Le voilà pâtissier, violoneux, peintre d'enseignes, préposé au comptoir, puis apprenti imprimeur et, enfin, journaliste à la pige. Sa vie n'a aucun sens. Il s'installe à Fall River, au Massachusetts. Un choix stratégique qui l'expose à toute une communauté de Canadiens expatriés qu'il veut rejoindre en fondant un journal, *L'Écho du Canada*. C'est à son goût ; il semble avoir trouvé le métier qui lui convient. Il tombe amoureux d'une belle Américaine protestante, Eliza Walker, qu'il épousera en 1873. Il a vingt-cinq ans et en a déjà pas mal vu de toutes les couleurs.

Il ne reste pas longtemps, pourtant. Il vend son petit journal, s'installe à Boston pour y fonder *La République*, une autre feuille où il fait tout. L'affaire ne marche pas bien. Il déménage son foyer à Saint Louis, au Missouri, et revient à Fall River. Beaugrand se met à écrire et publiera finalement *Jeanne la fileuse : épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis*, au début de 1878.

Pour des raisons qui restent mystérieuses, Beaugrand a l'idée de lancer un journal à Ottawa. *Le Fédéral* ne vivra que quelques mois au moment où sir John A. Macdonald revient du purgatoire politique et se lance dans un mandat qui se prolongera jusqu'en 1891. Les libéraux s'installent à Ottawa pour plusieurs années, et Beaugrand s'en rend vite compte. Il déménage à Montréal pour relancer pour une quatrième fois sa carrière de journaliste, cette fois-ci avec un journal humoristique, *Le Farceur*. L'arrivée à Montréal tombe bien

puisque les chefs du Parti libéral sont en mal de nouveau sang et lui demandent de piloter un nouvel organe, *La Patrie*. En quelques mois, il en devient le propriétaire. Cette remarquable carrière de journaliste retient l'attention de l'auteur dans le quatrième chapitre.

Pendant les années 1880, Beaugrand s'imposera sur la scène montréalaise. Son journal tire avantage des nouvelles technologies et fait un tabac commercial. Les annonces publicitaires se multiplient. Il ajoute des dessins, de la couleur. La cote du journal monte en flèche alors que Beaugrand se vante d'être franc-maçon, anticlérical, athée et républicain.

Dans le cinquième chapitre, Warren scrute la très brève carrière politique de Beaugrand. Celui-ci se lance en politique municipale, presque comme par caprice (car il n'y a aucune preuve d'appareil politique en marche) et est élu maire de Montréal en 1885. Quelques semaines plus tard, une affreuse vague de petite vérole frappe la ville. Beaugrand fait ce qu'il peut. Il s'élève contre ceux qui découragent l'inoculation. Même s'il quitte la ville à la fin de l'été, il apparaît comme un bon maire et sera réélu une deuxième fois en 1886. Cependant, il semble perdre le goût de la mairie aussi rapidement qu'il l'aurait acquis. Il fait facilement place à John Abbott, futur premier ministre du Canada, revient aux affaires de son journal et commence à s'attaquer à Honoré Mercier. Il multiplie ses critiques, accentue son républicanisme et ses demandes pour une meilleure instruction publique et se vante d'être l'héritier des « rouges ». Il est difficile d'évaluer avec quelle intensité *La Patrie* pousse ses idées; l'ouvrage ici ne fait ressortir que quelques thèmes.

Que les lecteurs partagent ses avis ou qu'ils s'en fichent, il devient riche. Eliza Walker suit son Canadien de mari fidèlement et s'installe dans son nouveau monde. Malgré les efforts de Jean-Philippe Warren, celle-ci demeure un grand mystère, à la fois muse, mère de famille, dirigeante d'un salon culturel qui rassemblera francophones et anglophones de Montréal. On imagine une femme passionnante, mariée à un véritable Mercure. Elle reste fidèlement aux côtés de son mari alors que celui-ci se laisse tenter par des projets littéraires et des

voyages. Les chapitres six et sept suivent donc Beaugrand alors qu'il se lance dans divers projets et qu'il se déplace vers l'Europe, le Maghreb, les États-Unis, l'Ouest canadien et l'Extrême-Orient. Petit à petit, il laisse la direction quotidienne de *La Patrie* aux plus jeunes et s'en débarrasse pour de bon en 1896 quand il le vend à Israël Tarte et à ses fils.

Cet ouvrage détaillé présente Beaugrand dans toutes ses dimensions. Son apport historique, cependant, reste à débattre. Warren le considère comme un héritier des valeurs vagues des patriotes. Le portrait n'est pas particulièrement convaincant. Certes, Beaugrand voudra bien épater les bourgeois avec ses déclarations épouvantables sur le « républicanisme », mais il ne mettra jamais sur pied de campagne pour que le Canada se déclare indépendant des coutumes britanniques. Il ne joue aucun rôle dans la campagne électorale de Laurier en 1891 en faveur du libre-échange avec les États-Unis. Francophile, oui, certainement, comme tant d'autres de sa génération. Anticlérical, oui, assurément, mais il est croyant. Warren rappelle la controverse entourant les dernières heures de sa vie en 1906 quand l'archevêque de Montréal, M^{gr} Paul Bruchési lui-même, se déplace pour lui servir l'extrême-onction. Beaugrand se serait-il reconverti au catholicisme des prêtres? Se fiant à la thèse de doctorat de Pierre Bance (soutenue il y a cinquante ans à l'Université d'Ottawa), Warren laisse entendre que, si c'était le cas, le vieux « rouge » n'en aurait pas été conscient. Il avait par trois fois dicté que sa dépouille soit incinérée, gage sans équivoque de franc-maçonnerie.

Warren, en conclusion, avance que Beaugrand a servi de pont fragile entre les « rouges » du XIX^e siècle et les jeunes nationalistes de la trempe d'Henri Bourassa, une idée qui se défend très mal. Les héritiers de Beaugrand, beaucoup plus sophistiqués que lui dans leurs pensées, leurs inspirations et leurs actions politiques, déclareront la guerre à Bourassa au tournant du siècle, le jugeant réactionnaire.

— *Patrice Dutil*

*Département de sciences politiques et d'administration publique
Université Ryerson*